

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 13

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183737>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

adé qu'on diablo N'iaivâ pe nion què lo seniâo, que deveissâi âovri et clliouré l'Eglise, et qu'étâi justameint tambou. La pararda ne poivè pas sè fèrè sein li, mà n'ousâvè pas felâ. L'oïessâi son camerâdo que tabornâvè tot balameint, coumeint font ti, devant dè s'eimbriyî po battrè dè sorta ; vo sédè : viron on visse d'n'a man et fiasion avoué 'na baguietta dè l'autra, po mi fèrè cresenâ la tièce. Noutron marguiyé, coumeint diont ein vela, qu'avâi couson d'étrè trào tâ, se dese : n'est pas question dè cein, mè faut allâ assebin ! Adon ye montè lè z'égrâ dè la chère, tirè la roba dâo menistrè, que menâvè adé la leinga, lâi teind la clliâ dè l'Eglise et lâi dit : « Monsu lo menistrè : quand vo z'arâi fini, volliâivo avâi la bontâ dè cotâ la porta ! »

Et ye traçâ dèfrou.

L'ÉTERNUEMENT

On a mainte fois expliqué l'origine de l'usage qui consiste à faire un souhait en faveur d'une personne qui éternue ; mais nous trouvons à ce sujet, dans un journal belge, l'*Ami des familles*, quelques détails généralement peu connus et assez comiques pour amuser un instant nos lecteurs.

« Les Grecs disaient à celui qui éternuait *vives* ou bien que *Jupiter vous conserve* ; les Romains disaient *salve* (portez-vous bien). — La superstition de prendre les éternuements pour des présages est très ancienne ; éternuer à droite était un signe favorable, tandis qu'éternuer à gauche était un signe malheureux. L'heure où l'on éternuait, n'était pas non plus indifférente chez les anciens, car les présages étaient bons si l'éternuement avait lieu l'après-dinée, mauvais lorsque c'était le matin, et pernicieux quand c'était en sortant du lit ou de la table ; quand il arrivait d'éternuer en se chaussant, on se remettait au lit. Un rabbin du moyen-âge prétend que l'éternuement est d'origine divine et qu'il fut enseigné par Dieu à Adam ; d'où il faut conclure que Dieu éternue ou a éternué au moins une fois. Un autre rabbin fait le récit suivant :

Quand Adam et Eve furent chassés du Paradis, Adam qui avait une taille de 120 pieds éternua fortement, à plusieurs reprises. On juge du tapage que dut produire la convulsion nazale d'un homme de 120 pieds. Aussi Eve éprouva-t-elle une grande frayeur en entendant ce bruit formidable et en voyant le visage contracté de son époux. Croyant à un malheur, elle s'écria : *Dieu vous bénisse !*

Un troisième rabbin rapporte que du temps des premiers patriarches, l'éternuement était invariablement considéré comme un signe de mauvais augure. Jacob, qui y étant fort sujet, usa de son influence pour changer la mode. Dès lors, chez les Juifs, l'éternuement fut considéré comme un heureux présage et l'on salua la personne qui éternuait.

Aristote est plus grave :

« On vous salue, dit-il, quand vous éternuez, pour marquer qu'on honore en vous l'intelligence dont le siège est dans votre cerveau »

Toutes ces versions prouvent que dès la plus haute antiquité, l'éternuement joue son petit rôle dans les relations sociales ; mais il ne paraît pas toutefois que la locution : Dieu vous bénisse ! ait été usitée chez les anciens. On se bornait à saluer la personne qui éternuait, et cette coutume naquit probablement dans l'entourage d'un roi, dont les courtisans voulaient honorer le maître jusque dans les moindres détails de l'existence.

Cependant la locution : Dieu vous bénisse ! semble remonter à l'an 594, sous le Pontificat de Grégoire Ier, dit le Grand. Il y eut en Italie, dit-on, une épidémie terrible dont les symptômes s'annonçaient par des éternuements sans fin. Quand une personne éternuait plus souvent que de coutume, rapporte un chroniqueur, on lui disait : *Dieu vous salue ! Dieu vous*

bénisse ! c'est-à-dire : *Dieu vous préserve de la peste !*

Quand les Espagnols arrivèrent en Amérique, ils y trouvèrent implantée la coutume de saluer les personnes qui éternuent. Dans certaines contrées, l'éternuement donne lieu à d'étranges démonstrations, en particulier au Monotapa. Quand le roi de ce pays éternue, la personne la plus voisine de lui po usse un grand cri. Ce cri est répété par les autres personnes de l'entourage, puis par toutes les personnes du palais. Du palais il passe dans la rue, puis dans les maisons voisines, puis dans tous les quartiers de la capitale qui retentit bientôt de longues exclamations, chaque habitant étant tenu, sous peine de crime de lèse-majesté, de pousser son cri. Bien plus, des courriers partent dans toutes les directions annoncer que le roi a éternué. Sur leur passage, les clameurs s'élèvent dans chaque village, jusqu'au moment où le royaume entier a salué par ses exclamations la convulsion nazale de Sa Majesté. Les voyageurs les plus sérieux attestent l'existence de cette coutume bizarre. Et pourtant elle est encore moins bizarre que celle qui existait, suivant les rabbins, à la cour du roi de Sennaar. Quand ce monarque éternuait, ses courtisans se levaient vivement, lui tournaient le dos, levaient la jambe et s'appliquaient une tape vigoureuse sur ... le côté droit. Quel pouvait bien être le sens de cette étonnante démonstration ? Je renonce même à le supposer. Voici pour la fin une jolie légende grecque sur l'éternuement.

Quand Prométhée eut achevé sa statue, il vola, comme chacun sait, un des rayons de Jupiter, et enferma ce rayon dans une petite boîte. Il s'agissait de le faire passer dans le corps de la statue pour l'animer. A cet effet, Prométhée fabriqua un petit soufflet avec lequel il aspira le rayon, puis plaçant la pointe du soufflet dans une des narines de la statue, il pressa vivement. Le rayon pénétra et, aussitôt, la statue ... éternua. Ce fut son premier signe de vie.

Aujourd'hui l'usage veut, parmi nous, que l'on se contente de saluer, sans lui rien dire, une personne qui éternue. »

Décidément l'homme est beaucoup moins mauvais qu'on ne le suppose ; Rousseau, le grand philosophe, qui s'est livré à une profonde étude du cœur humain, nous l'a dit : « L'homme est né bon. »

Oui, nous retournons à l'âge d'or ; nous n'en voulons d'autre preuve que les avis suivants empruntés à trois de nos feuilles d'annonces. Vous perdez votre porte-monnaie, — qui tombe nécessairement dans les mains d'une personne de cœur, — et celle-ci tout émue à la lecture de la *Feuille officielle*, qui fait un appel à la bonne conscience, va d'un trait le restituer à son propriétaire.

Ailleurs, une personne, oubliant un moment ses devoirs, vole deux draps ; mais comme elle a été « vue les prenant, » un simple avis suffit pour la ramener dans le droit chemin et la faire rapporter les draps exactement « au même endroit. »

Un élan non moins généreux se produit chez le voleur de parapluie.

Néanmoins, il nous semble qu'en pareil cas, et en évitation de frais d'annonces, on pourrait simplement adresser une carte de correspondance à ces malheureux « bien connus et « vus prenant ; » ou même, ce qui serait encore plus poli, leur rendre une petite visite.

Mais, quoi qu'il en soit, les annonces ci-après témoignent d'une manière d'agir bien plus humanitaire et chrétienne que celle qui ne procède que par les juges et par les gendarmes.

Oui, nous retournons à l'âge d'or !